Réseaux sociaux basques, commerce transocéanique et pouvoir local au XVII^e siècle

Jean-Philippe Priotti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1055>

DOI : 10.4000/abpo.1055

ISBN : 978-2-7535-1500-0

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2005

Pagination : 184-200

ISBN : 978-2-7535-0243-7

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Jean-Philippe Priotti, « Réseaux sociaux basques, commerce transocéanique et pouvoir local au XVII^e siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 112-4 | 2005, mis en ligne le 20 décembre 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1055> ; DOI : 10.4000/abpo.1055

Réseaux sociaux basques, commerce transocéanique et pouvoir local au XVII^e siècle

Jean-Philippe PRIOTTI

Maître de Conférences d'histoire moderne

CRHAEL – Université du Littoral

FRAMESPA – Université de Toulouse 2

Quelques constats liminaires offriront au lecteur de mieux comprendre l'orientation de cette étude¹. Comme bien d'autres activités humaines, la recherche scientifique a ses modes, ses servitudes. Depuis les années 1970, les travaux d'histoire économique² ont tendu à perdre de leur influence et à se raréfier alors que de nouvelles approches, notamment micro-historiques, portaient l'histoire sociale au premier plan. De nombreux ouvrages portant sur la famille et les réseaux sociaux ont ainsi vu le jour. Ils tentent fréquemment d'expliquer leurs logiques de fonctionnement en négligeant quelque peu les bases locales à partir desquelles ces réseaux de sociabilité se développent ainsi que les contextes économique et politique dans lesquels ils sont enchâssés. Or une analyse fine des structures économiques et politiques d'une ville ou d'une région nous paraît indispensable pour mener à bien une étude de ses élites. De même, l'observation des liens entre les activités locales, régionales et internationales des réseaux étudiés apporte des éléments explicatifs nouveaux sur la pérennité du succès de certains groupes familiaux.

Aux XVI^e-XVII^e siècles, les Otalora, les Urquizu, les Iturbe et les Arespacochaga, issus de la petite ville d'Elorrio³, en Biscaye, parviennent à se tailler une place de choix dans l'administration espagnole et impériale, ainsi que dans le négoce des Indes. Plusieurs testaments et autres inventaires après décès, majorats et écritures de compagnies nous livrent certaines armes de leur réussite. Les analyser constitue l'objet de ce travail.

1. Ce texte est une version partiellement remodelée de celui paru dans la revue *Trace*, n° 37 à Mexico, en juin 2000 (p. 86-97).

2. À ce sujet, l'on pourra lire avec intérêt Ruggiero ROMANO, « La historia económica. ¿Por qué? ¿Cómo? », *Relaciones*, n° 79, 1999, p. 15-25.

3. Elle compte moins de 1500 habitants en 1514, GARCIA DE CORTAZAR, José Ángel, *Vizcaya en el siglo XV*, Bilbao, éd. de la Caja de Ahorros Vizcaína, 1966, p. 72.

Pour des raisons d'espace et de disponibilité de sources, il convient de noter que nous ne pouvons pas faire ici une reconstruction exhaustive de l'ensemble des liens de ces quatre familles. La recherche suit son cours.

Stratégies matrimoniales, liens sociaux et pouvoir local

Au XVI^e siècle, et plus encore au siècle suivant, quatre familles (Urquizu, Iturbe, Arespacachaga et Otalora) contrôlent les charges municipales d'Elorrio, ville réputée pour ses fabriques d'armes et le commerce du fer. À partir de 1666, date à compter de laquelle nous possédons le nom des maires et des *régidors* de la ville, et jusqu'en 1691, au moins un membre de ces quatre lignages, ou un de leurs alliés, figure parmi les dirigeants de la petite cité⁴. Comment réussissent-ils à s'établir de façon quasi permanente au sein du gouvernement d'Elorrio?

Répondre à cette interrogation revient tout d'abord à décrire les champs d'activité de ces familles. En 1535, Antón de Urquizu, d'Elorrio, passe un contrat pour la fabrication de 2 000 arquebuses et deux ans plus tard, un autre Urquizu, en la personne de Fernando, agit de même⁵. Quant aux Iturbe, ils font le commerce du fer, d'armes et autres objets métalliques entre le Pays basque et l'Andalousie. Ils possèdent par ailleurs de nombreuses terres ainsi que des frênaies utilisées pour la fabrication de piques et de lances⁶. Le lignage Arespacochaga, pour sa part, est anobli par les fastes du passé. On lui prête une lutte acharnée contre les Arabes, à Poitiers, Roncevaux et à Las Navas de Tolosa, ainsi qu'un rôle important dans la reconquête de l'Andalousie⁷. Comme les Otalora, les Arespacochaga participent activement à la *Carrera de Indias*. Les quatre branches de ce front de parenté ont donc un pouvoir basé à la fois sur la pratique du commerce et celle des armes. De la fin du XVI^e siècle à la fin du XVII^e siècle, plusieurs mariages cimentent ces activités communes⁸. S'il est vrai que les quatre familles s'investissent dans le négoce et les affaires militaires, leur alliance signifie néanmoins la réunion de stratégies et d'atouts divers.

Le dépouillement de trois inventaires *post-mortem*⁹ nous renseigne sur les motifs de leur rapprochement. Gregorio de Otalora a placé plus de la moitié de son patrimoine dans le trafic des Indes, et encore presque un

4. Archivo Foral de Bizkaia (AFB) : fonds de l'Archivo Municipal de Elorrio (AME), carpeta 1, leg. 1.

5. AGIRRE KEREXETA, Iñigo, *Elorrio. Aproximación a una monografía local*, Bilbao, Diputación Foral de Bizkaia, 1992, p. 88.

6. AFB, fonds de l'AME, carpeta 307, leg. 4033.

7. AGIRRE KEREXETA, Iñigo, *op. cit.*, p. 96.

8. Particulièrement ceux de Juan Ochoa de Iturbe et de Catalina de Otalora ; de Pedro Pérez de Urquizu avec María Martínez de Iturbe ; d'Agustín de Iturbe avec Ana de Urquizu ; de Catalina de Iturbe y Otalora avec Juan de Urquizu ; de Juan Martínez de Arespacochaga avec Isabel de Mendiola y Urquizu.

9. Le détail de la composition de ces inventaires est restitué en annexes 1-2-3.

quart en propriétés (terres et maisons). Martín de Arespacochaga, de son côté, investit environ 40 % de sa fortune en rentes d'État (*jueros*), plus de 50 % si l'on y ajoute les *censos* (rentes constituées), la rubrique « maison, terres et bétail » ne comptant en revanche que pour 7 % de l'ensemble. Enfin, Juan de Urquizu possède près de la moitié de sa fortune en *censos*, et plus du quart de son capital en créances d'Amérique, d'Elorrio et de Bilbao. Prises isolément, ces constitutions de patrimoine sont étonnantes. Songeons un instant à celle de Juan de Urquizu. Les deux tiers de sa fortune ne sont pas particulièrement bien protégés contre une mauvaise conjoncture. Qu'emprunteurs et débiteurs se dérobent, et c'est la faillite, ou en tout cas de grosses difficultés financières. La règle selon laquelle les marchands sont d'ordinaire prudents dans la répartition des risques qu'ils courent, ne trouve pas ici d'écho. On pourrait faire à peu près les mêmes remarques pour Gregorio de Otalora.

Néanmoins, si l'on considère les trois inventaires comme rattachés à un même front de parenté, notre appréciation diffère sensiblement. En effet, se dessine une stratégie d'ensemble dans laquelle chaque famille tient un rôle adapté à sa fonction. Les multiples *censos* de Juan de Urquizu sur des habitants d'Elorrio et des environs sert à la formation d'un réseau de liens de dépendance et d'une clientèle locale, et par là au renforcement du prestige et du pouvoir de sa famille et de ses alliés dans la ville. Cette remarque prend tout son sens si l'on sait que ses propriétés immobilières et mobilières en Biscaye (notamment à Durango et Elorrio) représentent 18,5 % de son patrimoine. Mais il y a plus. La structure du patrimoine de Juan a considérablement évolué entre son mariage en 1640 et l'inventaire de ses biens en 1656. Le patrimoine qu'il possède, lors de son union avec Catalina de Iturbe ne comprend que 20 000 réaux de *censos*, lesquels, en l'espace de 16 ans, deviennent 377 164 réaux ! La part des *jueros*, 2 000 ducats en 1640, se réduit de moitié, et celle des investissements dans le commerce fond en proportion de 1640 à 1656. À partir du mariage avec Catalina de Iturbe, nous assistons donc à une certaine reconversion des investissements de Juan, des horizons commerciaux lointains vers les intérêts locaux. Ce n'est pas sans rapport avec la stratégie des Iturbe, très soucieux de conforter leur pouvoir local. Songeons qu'en 1585, Andrés de Iturbe, possède déjà ses « *casas principales con su huerta* » sur la place d'Elorrio et de nombreuses terres alentours¹⁰. Quant aux propriétés de Juan de Urquizu en 1640, d'ailleurs moins importantes que celles de Andrés, elles se situent à Elorrio et au nord-ouest de la ville, dans la juridiction de Durango, autre grand centre producteur de fer et d'armes¹¹.

Lorsqu'il hérite des deux majorats, Tomás de Urquizu e Iturbe, dont Andrés de Iturbe est l'arrière grand-père maternel et Juan de Urquizu le père, rassemble donc deux patrimoines fonciers aux géographies voisines. Cela permet de renforcer l'influence économique et sociale de ces deux

10. AFB, fonds de l'AME, carpeta 307, leg. 4033.

11. AFB, fonds de l'AME, carpeta 306, leg. 4030.

familles à Elorrio tout en l'étendant géographiquement à un des principaux noyaux urbains de la province : Durango.

Le besoin de ces grandes familles d'Elorrio de s'imposer politiquement dans leur ville est déjà perceptible à la fin du ^{xv}^e siècle, dans le testament de Pedro Pérez de Urquizu¹², rédigé en 1592, un demi-siècle avant l'inventaire des biens de Juan de Urquizu. Le défunt consacre 500 réaux de rente l'an à l'entretien d'un précepteur dont 12 élèves doivent appartenir à « *nuestro linaje y parentela* », dit le texte. Comme si cela était peu, il dote de 80 ducats par an une « *doncella pobre pariente nuestra* », précise-t-il, ainsi que d'autres membres de son réseau de liens (familles Altube, Marcoïda, Osa), fonde une chapellenie, effectue des dons aux pauvres, et fait de copieuses donations à plusieurs églises, entre autres à celle de *Nuestra Señora* (plus de 1 300 ducats) dont il est par ailleurs majordome, à l'hôpital de la ville et à certaines confréries. Il est clair dans l'esprit de Pedro Pérez de Urquizu que ces legs d'argent doivent servir à la progression du statut de la famille et de ses alliés dans la ville.

Finalement, les Urquizu réinjectent une partie de leurs bénéfices commerciaux à l'échelle locale. Par le biais de dons et de fondations, ils essaient de maintenir leur prestige dans la ville. Au moyen d'aides pécuniaires directes ou dans le domaine de l'éducation aux membres de leur famille et à leur amis, ils œuvrent pour conserver ce prestige au sein de la ville et maintenir ouvertes des possibilités d'alliance en vue de contrôler le pouvoir local. Nous retrouverons ce rapport direct entre commerce et pouvoir local en analysant la relation que le groupe de parenté entretient avec ses amis.

En comparaison, Martín de Arespacochaga¹³ consacre à peine 12 % de son patrimoine aux biens immobiliers et mobiliers et 11,5 % aux *censos*. Faisons une remarque supplémentaire à propos de ces rentes constituées. Leur fragmentation n'est pas aussi grande que dans le cas précédent puisque 8 000 ducats sont fondés sur les biens et majorat du duc de Ciudad Real. Pour comprendre la signification de ce placement, il faut ajouter que le comte d'Aguilar, celui de Miranda, le marquis de Poza, le duc de Medinaceli, celui de Béjar et de l'Infantado¹⁴ bénéficient d'importants prêts consentis par des hommes d'affaires basques sans lesquels la noblesse aurait des difficultés à maintenir son aide au roi et son prestige. Mais que signifie au juste ce type de transaction avec la noblesse ? Ne faut-il y voir qu'une simple opération financière ? Nombre de ces nobles occupent les postes les plus influents de l'armée et de la diplomatie. Ils constituent donc des points d'appui importants dans les stratégies familiales qui convoitent des charges militaires. Prêter de grosses sommes d'argent à ces person-

12. AFB, fonds de l'AME, carpeta 329, leg. 4150.

13. AFB, fonds de l'AME, carpeta 306, leg. 4031.

14. Au sujet de l'activité militaire de ces hommes, BENNASSAR, Bartolomé (dir.), *Histoire des Espagnols, v^e-xx^e siècle*, Paris, R. Laffont, 1992 (première éd. en 1985), p. 336 sq. ; THOMPSON, Irving A. A., *War and Government in Habsburg Spain, 1560-1620*, Londres, Université de Londres, 1976, p. 147-159 ; BAUSELA, Natalia et al., *El licenciado Poza en Flandes*, Bilbao, Diputación Foral de Bizkaia, 1996.

nages équivaut souvent à s'en faire des alliés. Par ce moyen, la famille obtient la protection d'un noble et, dans le cas de Martín de Arespacochaga, la gestion des dîmes de la ville d'Elorrio et fermes appartenant au duc. Le second plus gros *censo* est au passif des fils du licencié Juan de Urquizu, et d'autres encore concernent des membres des familles Arespacochaga, Urquizu, Iturbe, Ynsaurbe. Ils resserrent encore davantage les liens de dépendance et les intérêts au sein du front de parenté.

Cependant, l'investissement majeur de Martín se fait dans le domaine des *juros*. Il s'agit d'une caractéristique de nombreuses familles basques que ces prêts à la Couronne. Ils font partie du contrat tacite entre le monarque et les élites basques, les entrepreneurs mettant à la disposition du roi navires, guerriers et argent contre des privilèges de diverses natures¹⁵. Jusqu'à un certain degré, il existe une identité de comportements entre le groupe de parenté étudié et l'ensemble des élites basques¹⁶. Bien entendu, ces investissements à l'unisson améliorent l'efficacité et la puissance des réseaux basques. Pour peu qu'elles se doublent de lettres de recommandation ou de bons et loyaux services, ces contributions massives ne laissent pas d'influencer positivement le monarque et ouvrent la porte, le cas échéant, à des nominations aux postes de l'administration d'État. Nous y reviendrons. En impliquant un noble et le roi, la stratégie de Martín de Arespacochaga apparaît donc davantage tournée vers le haut de la pyramide sociale que celle des membres du front de parenté évoqués plus haut.

Gregorio de Otalora possède lui aussi un profil singulier. Ses intérêts se portent plus volontiers vers le commerce d'Amérique (53 % de son capital) et les investissements immobiliers et mobiliers (plus d'un tiers du total). Les rentes, en revanche, qu'elles soient d'État ou constituées, ne représentent que 6 %. De fait, dans la liste des biens qu'il apporte lors de son mariage avec Ana de Echevarria en 1662, figurent seulement les cargaisons aux Indes, l'argent comptant, la terre et quelques biens mobiliers¹⁷. Ici, l'on note une volonté de trouver un certain équilibre entre les risques du négoce outre-Atlantique et des placements fonciers et mobiliers plus sûrs. Par ailleurs, l'absence, ou la quasi-absence, d'une « gestion sociale » de son capital (peu de *censos* et de *juros*) incline à croire à un certain désintérêt pour le pouvoir local.

Recueillons les fruits de ces quelques informations. Ces quatre familles tissent des alliances de sang en fonction de ce qu'elles nécessitent et recomposent au besoin leur patrimoine selon une stratégie d'ensemble. Les Otalora, peu présents dans le gouvernement de la ville d'Elorrio, y par-

15. Les grands hommes d'affaires basques, tel un Diego de Echávarri, n'hésitent pas à engloutir 60 % de leurs richesses dans ces placements de faible rapport, PRIOTTI, Jean-Philippe, *Los Echávarri : mercaderes bilbaínos del Siglo de Oro*, Bilbao, Diputación Foral de Bizkaia, 1996.

16. PRIOTTI, Jean-Philippe, *Bilbao et ses marchands au XVII^e siècle. Genèse d'une croissance*, Villeneuve-d'Ascq, 2004.

17. AFB, fonds de l'AME, carpeta 322, leg. 4113.

ticipent néanmoins à travers les Urquizu et les Iturbe, auxquels ils sont liés par le biais de plusieurs unions. Même si tous prennent part au commerce outre-Atlantique, Gregorio de Otalora investit davantage dans le négoce que les deux autres membres de sa parentèle. En outre, deux membres de sa famille, Bernabé de Otalora et Antonio Ortiz de Otalora, occupent respectivement les charges de *juez letrado de la Casa de Contratación* et celle de secrétaire du conseil royal et suprême des Indes (1684-1691)¹⁸. Ainsi, en s'apparentant, ces quatre familles parviennent à réunir argent et charges dans le domaine politico-commercial, prestige et pouvoir à l'échelle locale. Qui plus est, la réunion des faisceaux de liens de pouvoir et de dépendance des quatre branches du front de parenté leur offre de faire jouer leurs relations à tous les niveaux de la pyramide sociale, des paysans des alentours d'Elorrio au roi, en passant par les membres de la noblesse titrée.

Si l'utilité de l'argent ne fait pas de doute dans le déploiement de la stratégie du front de parenté, la contribution du prestige local peut paraître moins évidente. Une lecture attentive des sources livre néanmoins des indices. Tout d'abord, en 1585, sur la demande de la ville d'Elorrio, l'*alcalde* garde la faculté de juger toute affaire civile et criminelle¹⁹. On peut imaginer aisément ce qu'un tel rôle signifie pour la formation d'une ample clientèle. Le second élément paraît plus intéressant. En 1625, à l'occasion d'une levée royale de 600 fantassins biscayens armés pour lutter contre l'attaque du port de Cadix, le maire et les *régidors* de chaque ville procèdent à l'élection du capitaine de guerre, chargé d'organiser la levée dans sa juridiction²⁰. À Elorrio, c'est l'*alcalde* Juan Martínez de Arespacochaga qui est élu. L'occupation du poste de maire est dans ce cas déterminant pour obtenir un titre dans la hiérarchie militaire et une responsabilité dans les affaires de politique extérieure. Le poste local dont Juan est détenteur lui ouvre les voies d'une carrière militaire dans tout l'empire²¹. Avec leurs demandes incessantes d'argent, de bateaux et d'hommes, les conflits facilitent la mise en place de ces logiques sociales. En tant que grande puissance commerciale et guerrière de l'Espagne du Siècle d'Or, le Pays basque et ses hommes sont lourdement mis à contribution et consentent au souverain, outre du matériel de guerre et des contingents de soldats, de grosses quantités d'argent. Mais les Basques ont su habilement négocier ce soutien quasi incon-

18. Cité par GARCIA FUENTES, Lutgardo, *Sevilla, los Vascos y América*, Bilbao, Fundación BBV, 1991, p. 21-25.

19. AFB, fonds de l'AME, carpeta 41, leg. 263.

20. AFB, fonds de l'AME, carpeta 267, leg. 3386.

21. Dans un autre travail, nous avons porté l'accent sur les logiques de fonctionnement qui amenaient un armateur de Bilbao, à travers la construction de navires de guerre pour le roi, à devenir capitaine des soldats résidant dans les quatre villes de la côte. Il est intéressant de voir qu'à partir de deux situations différentes l'on aboutit au même résultat. Cela n'est pas le fruit du hasard. La fabrication de bateaux sur la côte, comme l'organisation de la levée de soldats à l'intérieur, se fait pour le compte du monarque et conduit à l'obtention de postes militaires, PRIOTTI, Jean-Philippe, « El rey, el crecimiento de la red vizcaína y la defensa del imperio español (1500-1630) », dans GUTIERREZ, José Ramón *et al.*, *Felipe II y el oficio de rey : la fragua de un imperio*, Madrid, 2001, p. 323-343.

ditionnel à la Couronne, obtenant de nombreux privilèges socio-économiques, dont la confirmation de la noblesse universelle et des exemptions fiscales. En vertu de ces prérogatives, et une fois la charge militaire obtenue, ces marchands-guerriers font valoir leurs compétences à des postes politiques dans l'ensemble de l'empire.

La pratique en association du commerce et autres types de relations économiques renforcent la solidité de ces liens familiaux. En 1569, par exemple, Pedro Pérez de Urquizu et ses deux beaux-frères, Andrés de Iturbe et Juan García de Urrupain fondent une compagnie au capital de près de 30 000 ducats²². Dans la seconde moitié du xvii^e siècle, Martín de Arespacochaga est en comptes avec Juan de Urquizu Olavezar, installé à Séville, et avec Gregorio de Otalora qui fait des affaires avec le capitaine Juan de Arespacochaga²³. Le capitaine Juan de Urquizu est par ailleurs au service de Juan Bautista de Arespacochaga, secrétaire du roi et cousin de Martín de Arespacochaga²⁴. Au travers de ces exemples, l'on devine, pour les postes de confiance, un recours systématique aux membres du front de parenté.

Des liens d'amitié tissés dans la petite cité biscayenne élargissent ces relations familiales²⁵. En effet, le front de parenté a noué sur place des alliances avec d'autres familles d'Elorrio par le biais d'associations commerciales²⁶. Bien entendu, cette recherche de nouveaux partenaires commerciaux peut être considérée comme un besoin d'apports supplémentaires de capitaux, mais ne perdons pas de vue la sphère politique, à Elorrio même. Sebastián de Arauna exerce à trois reprises (1683, 1687 et 1690) les fonctions d'*alcalde* de la ville ainsi que Domingo de Lariz en 1690²⁷, après de multiples associations commerciales avec les Urquizu et les Otalora. Ils relaient et renouvellent ainsi l'influence du front de parenté dans la vie politique de la ville. Les Zearsolo ne sont pas en reste et occupent, en la per-

22. GARCIA FUENTES, Lutgardo, *Sevilla, los Vascos y América*, Bilbao, Fundación BBV, 1991, p. 81 *sqq.*

23. Le bétail de Gregorio est par ailleurs confié aux soins de Domingo de Arespacochaga. À la même époque, Gregorio est associé à Diego de Urquizu dans le négoce d'outre-Atlantique et Andrés de Ynsaurbe, beau-frère de Gregorio, gère les biens que Pedro de Gamarra y Urquizu, auditeur de la chancellerie de Valladolid, possède à Elorrio et ses environs, AFB : fonds de l'AME, carpeta 322, leg. 4113; carpeta 307, leg. 4033 et leg. 4035. Par ailleurs, Pedro de Gamarra y Urquizu est partie prenante dans le monde du négoce et membre du conseil royal et suprême des Indes de 1675 à 1678, cité par GARCIA FUENTES, Lutgardo, *op. cit.*, p. 24.

24. AFB, fonds de l'AME, carpeta 306, leg. 4030; carpeta 306, leg. 4031.

25. Pour un bon exemple sur le fonctionnement de ces divers types de liens, je renvoie le lecteur au travail de BERTRAND, Michel, *Grandeur et misère de l'office. Les officiers de finances de Nouvelle-Espagne, xvi^e-xviii^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999.

26. Ainsi, dans la seconde moitié du xvii^e siècle, Diego de Urquizu, Gregorio de Otalora et Agustín de Urquizu fondent plusieurs compagnies auxquelles participent Domingo de Lariz, Agustín de Aravio, Sebastián de Arauna, Simón de Zearsolo et Domingo de Lequerica. Entre 1668 et 1692, un Diego de Urquizu prend au moins part à 7 compagnies dont certains associés seulement changent.

27. AFB, fonds de l'AME, carpeta 1, leg. 1.

sonne de Joseph de Zearsolo, la charge de régidor en 1678 et 1681. Certaines années, comme en 1666, 1675, 1677, 1681, 1686 et 1690, les trois postes d'*alcaldes* de la ville sont confisqués par le front de parenté et ses partenaires économiques²⁸. Ces liens d'amitié étroite dans le secteur commercial garantissent au front de parenté et à ses alliés une participation presque permanente au gouvernement de la ville, dont nous avons vu qu'elle ouvrait les voies de la carrière militaire. Cette interaction entre politique locale et commerce permet au front de parenté de placer au fil des générations plusieurs de ses membres dans l'administration de la guerre. L'occupation de postes militaires stimule à son tour la production d'armes et d'objets métalliques en Pays basque, à travers des commandes réalisées pour les besoins de la guerre²⁹. Grâce aux compétences acquises et aux liens tissés, elle permet également d'espérer l'obtention de charges politiques.

Une des clés de la stratégie développée par notre front de parenté réside donc dans le contrôle des hauts postes politiques de la ville. Il va de soi que cette mainmise est amplement facilitée par la très modeste taille d'Elorrio. Un règne sans partage, ou presque, de ce groupe familial est la condition *sine qua non* au bon fonctionnement des logiques sociales qu'il met en place. Il est intéressant de noter que ce faible chiffre de population est une constante en Pays basque : Bilbao, la plus grande ville et aussi le port le plus important, compte 5000 habitants environ au xvi^e siècle. Aussi, n'est-il pas exclu que ces logiques fonctionnent *mutatis mutandis* de la même façon dans toute la province.

Quant aux liens de dépendance, ils ont plusieurs facettes. Martín de Arespachaga afferme des lopins de terre, touche les intérêts de 74 *censos* portant sur des habitants d'Elorrio, Berriz et Durango ; Gregorio de Otalora emploie une trentaine de personnes qui s'occupent de son bétail et perçoit également les intérêts de rentes constituées. Avec plus d'acuité, Juan de Urquizu est versé dans la gestion des relations sociales. Il possède 377 164 réaux de principal de *censos*, des pommeraies, des champs de blé, du bétail. Les rentes constituées comme les propriétés louées sont des hommes et des femmes qui d'une certaine façon dépendent de lui. Entre eux et Juan de Urquizu existe un va-et-vient de services prêtés et rendus. Ces échanges se situent souvent dans le domaine de l'immatériel et contribuent à augmenter le prestige de ces familles et par contrecoup celui du front de parenté.

Entre *patria chica*, Andalousie et Amérique : commerce et pouvoir de la famille Otalora

Nous centrerons notre réflexion sur les affaires commerciales et l'ascension sociale de la famille Otalora. Outre la présence de deux parents dans les organes dirigeants du commerce des Indes, Gregorio de Otalora

28. AFB, fonds de l'AME,

29. PRIOTTI, Jean-Philippe, « El rey... », *op. cit.*

compte en 1662 comme en 1684-1692 avec le concours de plusieurs partenaires.

Relations d'affaires du capitaine Gregorio de Otalora en 1662	Relations d'affaires du capitaine Gregorio de Otalora en 1684-1692	
	Associés	Partenaires économiques
Pedro de Ochaíta, correspondant établi à La Havane	Domingo de Lariz	Marcos de Olaortua, responsable des affaires de Terre Ferme sur le parcours Séville-Portobelo-Lima
capitaine Diego de la Llana, correspondant établi à Mexico	Simón de Zearsolo	capitaine Antonio de Olea, correspondant de la Nouvelle-Espagne
capitaine Juan de Inchausti, responsable des affaires de la Nouvelle-Espagne	Pedro de Aldape	Joseph de Jauregui, correspondant de la Nouvelle-Espagne
capitaine Joseph de Barrutia, responsable des affaires de Terre Ferme	Diego de Urquizu	Pedro de Urrutia, correspondant établi à Séville
capitaine Sebastián de Arria, responsable des affaires de la Nouvelle-Espagne	Agustín de Arabio	Francisco Blanco, trésorier de La Havane
capitaine Ignacio de Bengoechea		Bernardo Blázquez de la Cuadrada, de Veracruz
capitaine Francisco de Zuaza		Joseph de Olaizola, correspondant de la Nouvelle-Espagne
capitaine Juan de Arespacochaga		Juan Martínez de Berrasqui
		Antonio Rodríguez, de Veracruz

Trois cercles d'amitié structurent son commerce avec l'Amérique. En premier lieu, les associés du capitaine Gregorio de Otalora proviennent tous d'Elorrio et certains même sont de proches parents. Ensuite, la marchandise est confiée pour la traversée jusqu'aux rives américaines à des acteurs d'origine basque possédant presque tous le titre de capitaine. Ne nous laissons pas gagner par cette affirmation. Il ne s'agit pas systématiquement de capitaines de navires. Dans leur rang figurent parfois des gradés d'infanterie. Il n'empêche que ces militaires basques de terre et de mer se connaissent bien et ont l'habitude de voyager ensemble lors des campagnes aux Indes, aux Pays-Bas et en Italie. De plus, ils partagent des activités commerciales, soit parce qu'ils proviennent du milieu marchand (c'est le cas des lignages les plus puissants), soit parce qu'ils assurent le transport maritime ou escortent les navires de la *Carrera*, ou les deux à la fois. Par ailleurs, une même langue et une même culture les unissent. Cette population itinérante homogène est pain béni pour ses coreligionnaires sédentaires. Elle soude mieux que quiconque un ensemble de réseaux de liens, étant au point de départ et d'arrivée d'un commerce et de relations sociales que l'océan sépare. Ces militaires-marchands itinérants sont la clef de voûte des réseaux basques. Ils allongent et renforcent leur puissance et

leur cohésion jusqu'en Amérique. Car non seulement ces capitaines veillent sur les marchandises, mais ils ne rechignent pas, le cas échéant, à recevoir un chargement en Amérique, le produit de la vente des envois de la flotte précédente ou des courriers de première importance.

Il convient d'insister sur cet aspect. En monopolisant l'activité d'intermédiation avec l'Amérique, ces militaires, de même origine géographique que leurs commettants, ont une mainmise certaine sur la circulation de l'information, avantage sans précédent face à leurs concurrents burgalais ou sévillans. Nul autre groupe marchand espagnol ne bénéficie de ces compléments. Pourquoi en est-il ainsi ? Pour répondre correctement, il convient de se référer aux privilèges que les rois d'Espagne ont octroyé aux Basques. L'un d'eux prohibe notamment aux navires des chantiers navals andalous de participer à la *Carrera de Indias* et défend ainsi la production du nord de l'Espagne, tant et si bien que les embarcations vasco-cantabres exercent un quasi-monopole sur le transport américain. À partir du début du xvi^e siècle et jusqu'en 1570-1580, bien qu'avec des irrégularités, au moins 80 % de l'armement de la route des Indes provient de la côte nord de l'Espagne³⁰. Et il faut attendre la seconde moitié du xvii^e siècle pour que cette proportion se modifie sensiblement³¹. Cette protection royale, traduite dans les faits sur plus d'un siècle, est déterminante à l'heure de considérer les causes de l'efficacité et du succès des Basques en Amérique et dans le milieu des affaires.

Notre groupe de parenté recourt aux services de cette population de faux-migrants. Elle lui sert de relais jusqu'en Amérique. Dans un mémoire de 1662, sont signalés les crédits que le capitaine Gregorio de Otalora apporte lors de son mariage avec Ana Echevarria. Il avoue alors avoir envoyé 500 pesos en marchandises de La Havane en Nouvelle-Espagne, avec Pedro de Ochaita, et affirme par ailleurs détenir 300 pesos laissés au capitaine Diego de la Llana, habitant de Mexico, en plus de 2000 pesos de marchandises qu'il a expédié en Nouvelle-Espagne avec le capitaine Juan de Inchausti, de 3605 pesos et 4 réaux que représente le montant de ce qu'il a chargé pour la même destination, sous la responsabilité du capitaine Sebastián de Arria, de 2815 pesos que lui doivent les capitaines Ignacio de Bengoechea, Sebastián de Arria et Francisco de Zuaza son aval (frère de Juan de Zuaza habitant du Guatemala³²), de 2240 pesos provenant d'une écriture que le capitaine Juan de Arespacochaga a signé à Séville, de 504 pesos chargés sur la flotte de Terre Ferme, sous la responsabilité du capitaine Joseph de Barrutia, et de 3157 pesos de 20 caisses d'indigo consignées à Séville au capitaine Juan de Arespacochaga. Il est patent qu'une bonne partie de sa fortune est confiée à ces marchands-guerriers d'origine basque qui ne cessent de s'embarquer du Vieux Monde pour le Nouveau et vice-versa. Par les relations sociales qu'ils maintiennent avec les popu-

30. CHAUNU, Pierre, *Séville et l'Atlantique*, Paris, SEVPEN, 1960, t. VIII, p. 255.

31. GARCIA FUENTES, Lutgardo, *El comercio español con América, 1650-1700*, Sevilla, Diputación Provincial de Sevilla, 1980, p. 206.

32. AFB, Fonds de l'AME, carpeta 321, leg. 4108.

lations des deux rives de l'océan, ces hommes sont un des principaux vecteurs de la force et de la durabilité des réseaux basques.

Néanmoins, tous ne sont pas capitaines. On assiste à une évolution nette à ce sujet entre 1662 et 1684-1692. Si au début de la seconde moitié du XVII^e siècle, Gregorio est presque uniquement en cheville avec des capitaines itinérants, vingt ans plus tard, il recherche la participation de correspondants établis en Amérique ou de tierces personnes accompagnant la marchandise jusqu'à sa destination finale. Ces changements sont dus à ce qu'entre les deux dates l'emprise des Basques sur la navigation transatlantique s'est quelque peu émoussée. Néanmoins, pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, les acteurs du nord gardent un contrôle certain sur le trafic des Indes, dans la mesure où ils renforcent leur activité de financement du système de transport ainsi que leur rôle au sein du consulat sévillan.

Une fois l'océan traversé, un troisième cercle apparaît. Dans ce cas, il peut s'agir de non-Basques, tel que Francisco Blanco, trésorier de La Havane. La Havane : autant dire un des plus grands centres de contrebande de l'Atlantique. Il faudrait pouvoir se documenter sur Antonio Rodríguez et Bernardo Blázquez de la Cuadrada, de Veracruz. Mais il y a fort à parier qu'ils ne jouent pas un rôle négligeable dans ce port, car à Veracruz, à Portobelo, comme à La Havane, les capitaines de navires entretiennent d'étroits liens avec les autorités du port. Songeons par exemple qu'aux foires de Portobelo, l'amiral de la flotte représente les marchands de Séville et le président de Panamá les *Peruleros*³³. Il est aisé de voir combien le pouvoir de ces hommes traversant l'Atlantique est important. D'ailleurs, marins et soldats arrivés par la flotte logent chez les officiers royaux, marchands, facteurs et artisans habitant en Amérique³⁴. Les liens que tissent ces contacts périodiques entre la population navigante et les élites américaines a des répercussions positives sur le bon déroulement des affaires des marchands-guerriers et de leurs commettants établis en Espagne. Avoir une relation privilégiée avec cette population « nomade » comporte d'autres avantages, car les marchands-guerriers détiennent au besoin la force des armes pour dissuader les officiers royaux de réquisitionner des marchandises non enregistrées³⁵. Leur grade de capitaine, la possession d'armes et leur fonction dans la flotte leur donnent une autorité et un pouvoir qui réduisent au minimum les risques courus par leurs commettants péninsulaires.

Résumons-nous. La recherche de complicités du réseau marchand de notre front de parenté se fait pour ce qui est des associés dans le cercle réduit des habitants de leur ville d'origine (Elorrio). Ce cercle s'agrandit à des marchands-guerriers d'origine basque pour la traversée transatlantique. Des Basques et non-Basques, capitaines de guerre ou autorités portuaires en relation avec eux, assurent par la suite l'écoulement des mar-

33. VILA VILAR, Enriqueta, « Las ferias de Portobelo : apariencia y realidad del comercio con Indias », *Anuario de Estudios Americanos*, vol. 39, 1982, p. 275, 283.

34. *Ibidem*.

35. *Ibid.*, p. 286.

chandises en terre américaine. Que signifie cela ? En premier lieu, il est aisé de voir combien l'affirmation d'un pouvoir régional biscayen transparaît dans cette organisation. Ensuite, l'intervention des marchands-guerriers non seulement revêt les avantages auxquels nous avons fait allusion, mais protège également les acteurs péninsulaires de la concurrence des réseaux s'organisant au XVII^e siècle en sens inverse, c'est-à-dire de l'Amérique vers l'Europe³⁶. Car, en vertu de l'organisation monopolistique de la *Carrera* à partir du complexe Séville-Cadix, ces marchands-guerriers itinérants ont pour point d'ancrage les ports andalous. Cela est essentiel. Bien entendu, ils entrent en contact et font des affaires avec les autorités américaines, mais les retours réguliers vers l'Espagne leur donnent la possibilité de raffermir les liens avec les membres du réseau établis en Espagne. Et le centre d'impulsion de ce grand commerce atlantique reste majoritairement espagnol. Même à supposer qu'ils puissent se désolidariser aisément du réseau dans lequel ils sont intégrés, où mieux que dans la *Carrera* pourraient-ils amasser rapidement une fortune ? Quant aux capitaines-marchands sédentarisés en Amérique, ils restent en contact étroit avec leurs pairs itinérants et par leur intermédiaire avec l'Andalousie et le Pays basque. De cette façon, ils continuent à s'approvisionner facilement par l'intermédiaire de leurs parents et amis basques, marchands restés en Espagne, marins et soldats voyageant sur la *Carrera*. Par ailleurs, ils touchent des commissions pour leur activité de consignataires et autres services rendus. Les liens d'amitié dans le milieu des hommes de guerre et entre membres d'une même communauté jouent pour beaucoup dans la continuité de ces liens. Il est clair qu'en contrôlant la navigation vers l'Amérique les Basques non seulement solidifient leur réseau mais orientent aussi la stratégie commerciale de ses membres dans le sens Europe-Amérique.

Faisons le voyage jusqu'en Nouvelle-Espagne aux mêmes dates, tout en gardant la famille Otalora comme objet d'étude. L'intervention de nos marchands-guerriers est de nouveau déterminante. Un certain Pedro de Otalora Carvajal, originaire de la ville d'Antequera (Oaxaca), postule pour devenir consultant du Saint-Office. Grâce à une information envoyée de Séville, l'on voit défiler les personnages suivants.

Témoins	Lieu d'origine/ lieu d'installation	Fonctions	Relations avec le candidat ou sa famille
capitaine Pedro de Guendulain	Pampelune en Navarre/Antequera	– régidor d'Antequera – juge et officier royal de la Sainte Croisade de l'évêché d'Antequera – <i>alguacil mayor</i> de la Sainte Inquisition	ami proche de la famille
Martín de Arze	Vizcaya/Antequera		a connu le père du candidat

36. PRIOTTI, Jean-Philippe, « Una conquista “al revés” o la penetración de los mercaderes noreuropeos y americanos en la Península Ibérica (1560-1630) », dans MAZIN GOMEZ, Óscar (dir.), *México y el mundo hispánico*, Mexico, El Colegio de Michoacán, 2000, p. 207-230.

capitaine Joseph Ximeno de Bohórquez	Mexico/Mexico		ami proche de la famille
capitaine Juan de Anciola	Berastegui en Guipúzcoa/Antequera	– commissaire de la Royale Salle du Crime de la ville de Mexico	ami
capitaine Sebastián de Barranco	Puebla/Antequera	– marchand	ami personnel
Francisco de Maldonado (1)	Antequera/Antequera	– prêtre	
Feliciano de Calleja (2)	Mexico	– prédicateur général	ami de la famille
Nicolás de Robles		– frère	
capitaine Miguel de Zabala	val d'Aran/Antequera		connaît du candidat et de sa famille ce que Domingo de Goyendi lui en a rapporté
	/Antequera	– curé	
Miguel de Frías (3)	Cadix/Antequera	– notaire royal	ami de la famille
capitaine Diego Maldonado y Ovalle	Antequera/Antequera		ami personnel et de la famille

(1) son père est le capitaine Juan de Maldonado y Zarate

(2) son père est Antonio Calleja de Aguilar, avocat de la *Real Audiencia* de Mexico

(3) son père est le capitaine Francisco de Frías

Des douze témoins interrogés, huit sont personnellement capitaine ou leur père l'était. Ces militaires nous fournissent les informations les plus précises sur les diverses branches de la famille Otalora des deux côtés de l'Atlantique. Lorsqu'ils ne le font pas eux-mêmes, ils évoquent des discussions à ce sujet avec d'autres capitaines itinérants. C'est ainsi qu'apparaissent au fil de l'enquête les capitaines Martín de Aguirre, Domingo de Goyendi et Martín de Enderica. L'on voit ici, dans un nouveau contexte géographique et social, le poids décisif du témoignage de ces hommes et leur rôle dans la circulation de l'information et le maintien de liens sociaux forts entre les membres du réseau.

Avouons-le, il est assez difficile de relier les deux branches de la famille Otalora que nous venons d'étudier. Néanmoins, dans la seconde moitié du xvii^e siècle, le capitaine Joseph de Bengolea entretient des relations avec plusieurs membres du front de parenté d'Elorrio. Il apparaît sur la liste des débiteurs du capitaine Juan de Urquizu pour 70 258 réaux, ainsi que dans l'inventaire de biens de Martín de Arespacochaga³⁷, dressé en 1657, pour 26 880 réaux d'argent. Bien que de façon indirecte, Joseph de Bengolea est également impliqué dans la nomination de Pedro de Otalora au poste de consultant, en Nouvelle-Espagne. Ainsi, le capitaine Pedro de Guendulain affirme qu'il a su par Joseph de Bengolea (qui était à ce moment-là en Guipúzcoa) que le grand-père paternel de Pedro avait été *fiscal* de la *Real Chancillería* de Valladolid. Pedro de Guendulain apporte une précision sup-

37. AFB, fonds de l'AME, carpeta 306, leg. 4031. Les relations d'amitié de Martín sont données en annexe 4.

plémentaire à savoir que le second patronyme de Joseph de Bengolea est Otalora. L'on voit ici un exemple significatif du double rôle tenu par les marchands-guerriers, dans le domaine commercial et dans celui de la promotion sociale des membres de leur réseau en Amérique.

Plusieurs remarques peuvent être formulées en guise de conclusion. Tout d'abord, les stratégies matrimoniales à l'échelon local des quatre familles étudiées ont pour objet la réunion de patrimoines distincts au sein du front de parenté ainsi formé. Ce front de parenté s'installe durablement au cœur du pouvoir local. La quête de ce pouvoir local rationalise et perfectionne donc l'organisation sociale et commerciale du front de parenté. Le maintien de ces familles aux hautes charges de la ville, à partir d'associations commerciales et d'investissements patrimoniaux différenciés aboutit à l'obtention de postes militaires à Elorrio même et dans l'ensemble des territoires dominés par la Castille. À leur tour, les militaires favorisent l'efficacité commerciale du front de parenté en Amérique. Issus de familles marchandes, capitaines de navires ou d'infanterie, ces marchands-guerriers acheminent les marchandises d'une rive à l'autre de l'océan pour le compte de leurs parents et compatriotes, et constituent, outre le lien réel, la mémoire vive des relations existantes entre la patrie d'origine et la patrie d'adoption. Les témoignages qu'ils livrent à l'occasion de candidatures à des fonctions politiques des membres du front de parenté concerné en constituent le meilleur exemple.

Revenons maintenant à l'imbrication de l'histoire économique et de l'histoire sociale, évoquée au début de ce travail. Pour pouvoir comprendre le succès des Basques dans l'empire au début de l'époque moderne, il ne suffit pas d'analyser leur organisation en réseaux. Il est essentiel de garder à l'esprit l'interactivité des différents secteurs de leur économie à la fois maritime et terrestre. En effet, le Pays basque fabrique des bateaux et produit des armes. Son industrie du fer est l'une des plus importantes d'Europe. Par ailleurs, les Basques organisent des pêches à longue distance ainsi que la chasse à la baleine. L'ensemble de ces activités a comme point d'intersection la navigation et le commerce : pour pêcher et transporter des marchandises, il faut des armes et des bateaux, pour fabriquer des bateaux, il faut du fer. Mais cette économie commerciale est également guerrière. En effet, le roi requiert des navires, des armes, des hommes de guerre et de grandes quantités de fer pour la fonte de l'argent en Amérique. Ces secteurs d'activité à double utilité et intimement liés entre eux offrent de mieux comprendre pourquoi les acteurs ont plusieurs atouts dans leur jeu et passent avec autant de facilité de la sphère économique à la sphère du pouvoir politique et militaire.

Ces productions sont un point d'appui essentiel de l'activité basque, au moins au début de l'époque moderne, ce qui explique en partie la force du réseau commercial et la solidité des liens entre Basques dans le sens Europe-Amérique. En effet, vu que pour nos familles l'activité commerciale est jusqu'à un certain point le reflet de l'activité productive, le Pays basque

reste au centre des préoccupations des acteurs étudiés. De plus, en échange de leurs services financiers et guerriers, le souverain accorde aux Basques, comme nous l'avons dit, de nombreux privilèges socio-économiques. Ils se traduisent essentiellement par la protection de l'ensemble de la production basque et la confirmation à tous les habitants de Biscaye et du Guipúzcoa de l'*hidalguía universal*.

Nous croyons que ces prérogatives ont donné aux Basques un cadre pour le développement de leur identité. Elles ont été un des vecteurs de la solidarité basque. Bien entendu, il ne faut pas pour autant nier le poids du sentiment d'appartenance à une même communauté et une même culture distinctes de celles des autres Espagnols. Cela a renforcé la formation de leur identité. Le sentiment de faire partie d'une société différente est visible de la façon la plus éloquente qui soit dans les documents que nous avons consultés. Dans leurs dernières volontés, les Urquizu et Iturbe donnent pour obligation aux héritiers du majorat de « [...] *casarse con personas nobles e hijosdalgos y cristianos viejos y en una de las tres provincias de Vizcaya, Guipúzcoa y Álava y no fuera de ellas y no cumpliendo con estas obligaciones sean excluidos de la sucesión del mayorazgo* [...] »³⁸. Déjà à la fin du siècle, Pedro Pérez de Urquizu consacrait 20 ducats par an à l'enseignement en langue basque de la doctrine chrétienne. Ce souci pour conserver la langue basque et pour garder un patrimoine à l'intérieur d'une communauté montre la force des liens avec un territoire de référence.

38. AFB, fonds de l'AME, carpeta 306, leg. 4030.

**Annexe 1 – Inventaire post-mortem des biens
de Martín de Arespachaga (1657)**

maison, terres et bétail argent travaillé, bijoux en or, tentures, vêtements, mobiliers, armes	110942 réaux 76 742 réaux	7 % 4,9 %
<i>jueros</i>	36 999 réaux (principal inconnu, en général pour l'époque à 17 000 pour 1 000) ou 628 983 réaux de principal	39,7 %
<i>censos</i>	182 863 réaux	11,5 %
argent comptant	144 000 réaux d'argent 500 réaux de billon 53,5 doublons	9,2 %
créances (intérêts de <i>censos</i> et de <i>jueros</i> , obligations)	100 318 réaux	6,3 %
créances de Séville et d'Amérique	339 342 réaux	21,4 %
TOTAL	1 584 949 réaux	100 %

**Annexe 2 – Inventaire post-mortem des biens
de Gregorio de Otalora (1693-1694)**

maison, moulins, terres, bétail	189 096 réaux	24,5 %
argent travaillé, bijoux en or, tentures, vêtements, mobiliers, armes	73 848 réaux	9,6 %
<i>censos</i>	47 559 réaux	6,2 %
créances	52 085 réaux	6,7 %
cargaisons d'Amérique et autres marchandises	409 397 réaux	53 %
TOTAL	771 985 réaux	100 %

**Annexe 3 – Inventaire post-mortem des biens
de Juan de Urquizu (1656)**

maison, moulins, terres, bétail	82 026 réaux	9,9 %
argent travaillé, bijoux en or, tentures, vêtements, mobiliers, armes	71 412 réaux	8,6 %
<i>argent comptant</i>	83 808 réaux	10,1 %
<i>censos</i>	377 164 réaux	45,4 %
<i>jueros</i>	13 592 réaux	1,6 %
créances diverses d'Amérique, d'Elorrio et de Bilbao	202 141 réaux	24,4 %
TOTAL	830 143 réaux	100 %

**Annexe 4 – Relations d'amitié de Martín de Arespacochaga
dans les années 1650**

Amis proches	Associés et partenaires économiques	relations de dépendance
Francisco de Veitia, administrateur de ses affaires à Séville	Pedro de Erezauaren	Duc de Ciudad Real
	capitaine Francisco de Zuaza, associé en 1637	
	Juan de Zuaza, correspondant au Guatemala dans les années 1630	
	Francisco de Arizmendi	
	Pedro de Aranguibel	
	Antonio de Legorburu, prior du consulat de Séville (1693-1695)	
	capitaine Juan de Lizaralde	
	Alonso de Gama	
	capitaine Joseph de Bengolea	
	capitaine Juan de Landaverde	

RESUME

Ce travail explore comment les stratégies matrimoniales de quatre familles au sein de la ville d'Elorrio (Pays basque péninsulaire) aboutissent à la réunion de patrimoines complémentaires et à la création d'un front de parenté. Une fois créé, ce front de parenté pénètre les institutions politiques municipales tout en renforçant son pouvoir économique. Sa participation au gouvernement local se renouvelle à partir d'associations commerciales préalables avec d'autres familles originaires de la ville. Cette immixtion dans le champ politique n'est pas une fin en soi, car en temps de guerre, les fonctions politiques municipales conduisent à l'obtention de charges militaires dans l'empire, lesquelles facilitent à leur tour, l'efficacité commerciale du front de parenté en Amérique.

ABSTRACT

This article investigates how the matrimonial strategies of four families in the town of Elorrio (peninsular Basque Country) reunited complementary properties and created a "kinship front". Once created, this "kinship front" pierced into the local institutions while strengthening its economical power. Its participation to the local government was renewed by previous commercial partnerships with other families coming from the same town. This interference in politics was not just a means, for in wartime, the local politics functions lead to the obtainment of military offices in the Empire, which in its turn eased the efficiency of the trade of the "kinship front" in America.